



HAL
open science

Trois silences odorants

Suzel Balez

► **To cite this version:**

| Suzel Balez. Trois silences odorants. Local contemporain, 2006, 34-38 p. halshs-00596748

HAL Id: halshs-00596748

<https://shs.hal.science/halshs-00596748v1>

Submitted on 30 Jan 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LOCAL.CONTEMPORAIN

CE N'EST PAS UNE ACTIVITÉ ORDINAIRE QUE DE S'INTÉRESSER À L'ORDINAIRE

ville
invisible



WC HOMMES

J'aime bien que ça sente

l'air de la nuit quand

je suis dans ma chambre

j'aime bien que ça sente

dehors (...) l'odeur de frais

c'est une odeur comme

le tout petit matin, vers 4

heures... Ça sent le pur

quoi. Ça s'explique pas

ça sent le pur. Ça sent

l'air neuf. Ça se voit pas

que l'air est sale. C'est

juste par le nez que tu

peux savoir.

TROIS SILENCES ODORANTS

LE CADRE URBAIN, OLFACTIVEMENT NEUTRE, RESTE OCCUPÉ PAR DES ÊTRES VIVANTS, DONC ODORANTS !

SUZEL BALEZ

Que sent la ville? Que sent-elle à distance, lorsqu'on est encore loin de ses limites mais qu'on s'en approche? Que sent-elle à proximité lorsqu'on la traverse à différentes vitesses, en voiture, à vélo ou à pied? Et lorsqu'on flaire ses plis et recoins intimes, là où la balayeuse mécanique n'approche jamais, que sent-on?

Quand un objet sent, c'est que l'odeur s'en échappe, sa présence est le signe d'une disparition, la sienne. C'est pourquoi les bâtiments n'émettent pas d'odeur en eux-mêmes. La ville matérielle n'a donc pas d'odeur propre, et encore moins l'espace public urbain, constamment exposé à l'air et vidé de tout objet susceptible d'émettre une odeur. À cette assise odorante silencieuse, il faut ajouter deux facettes. Tous les éléments de même nature que l'odeur (ce qu'on appelle les composés organiques volatils), mais que notre système olfactif ne perçoit pas, constituent une seconde facette de ce silence odorant. La troisième facette correspond à l'absence, en ville, d'odeurs ajoutées à des fins symboliques, comme celles dont nous avons l'habitude de nous entourer dans les espaces intérieurs, en particulier les odeurs dites « de propre ». Lorsque l'on pose des questions sur les odeurs de la ville, ces trois silences, celui d'une odeur spécifique à l'espace public, celui de tout ce qui, dans l'air, ne sent pas mais dont on connaît la présence et celui d'une odeur choisie et maîtrisée pour la ville, apparaissent « en creux » dans les discours.

La ville n'est pas pour autant inodore et chacun de ces silences est attaché à une famille d'odeurs en transit dans l'espace public. Ainsi, le silence de l'espace public urbain matériel est rythmiquement envahi par les odeurs produites à ses limites, dans les espaces privés. La ville est aussi lieu de passage. Les objets odorants qui s'y déplacent sont, pour ceux qui les flairent, à la fois des rappels de la présence d'éléments chimiques potentiellement dangereux mais partiellement inodores, à travers les odeurs des engins à moteurs et aussi des révélateurs de l'absence d'odeur spécifique liée au nettoyage de l'espace public urbain, à travers l'odeur, elle aussi plus ou moins maîtrisée, des corps qui s'y frôlent.

DANS LE SILENCE DE LA VILLE CONCRÈTE, DE L'INTIME S'ÉTALE

La ville bâtie, la ville concrète, ne sent pas. Les matériaux de construction, même s'ils étaient odorants au moment de leurs mises en œuvre, sont devenus inodores car l'odeur s'évanouit et les bâtiments durent plus longtemps que leurs odeurs. Pour durer, l'odeur doit être toujours renouvelée, *vivre* pourrait-on dire. Certains végétaux sont odorants, mais le parfum n'est pas un critère de sélection lorsqu'il s'agit d'*embellir* la cité. À quelques récentes exceptions près, les végétaux présents dans l'espace public sont inodores.

Ainsi les rosiers destinés à l'espace urbain sont sélectionnés pour leur couleur, leur port, leur résistance à la pollution, aux maladies et autres facilités d'entretien, mais pas pour leur parfum éventuel.

Seul l'environnement naturel de la ville peut encore jouer sur l'odeur générale de celle-ci (par exemple la présence de la mer), et les événements climatiques, telle la pluie, feront épisodiquement ressortir des éléments habituellement inodores. Cependant, ces odeurs naturelles ne sont pas propres à l'espace public urbain et cette odeur d'asphalte mouillée est la même sur le trottoir et dans la cour privée. Nous verrons plus loin que la notion de propreté urbaine passe aussi par une maîtrise aussi radicale que possible de l'odeur. L'espace public urbain n'a donc pas d'odeur propre, mais ce silence est tout relatif car les espaces privés qui le bordent débordent justement d'odeurs. Voilà donc les limites visuelles ou symboliques de l'espace public brouillées par l'odeur de l'intimité. Dans les habitations, dans certains commerces, il y a des aliments en train de cuire et dès que les fenêtres sont ouvertes, les odeurs de cuisson racontent habitudes alimentaires, modes de vie, à tous ceux qui les flairent. Que mangent-ils, à quels moments, nous voilà déjà loin dans la sphère de l'intime. Et ces odeurs de cuissons rythment la ville au quotidien et au fil des saisons tout en frappant certains quartiers de leur sceau identitaire, ici les dimanches d'été c'est barbecue, là toute l'année c'est kebab midi et soir. Ailleurs, il y a aussi des jardins privés, et ceux-là contiennent des végétaux odorants qui, même cachés, vont s'exprimer dans la rue et là aussi raconter un peu l'histoire de ceux qui vivent là et participer à l'identité sensible du quartier. Seringas, lilas, pivoines et jasmins peuvent même, par effet d'attraction, infléchir les trajectoires, voire même arrêter le passant qui profitera de l'exubérance de la haie pour approcher son nez au plus près de la fleur. Et si ce passant a faim, c'est vers un lieu de cuisson à l'odeur alléchante que son nez le mènera. Toutes ces odeurs, échappées d'espaces privés dans le silence odorant propre à l'espace public, seront autant d'indices sur des événements passés ou en cours, autant d'informations donnant aux flailleurs des prises perceptives sur la ville. De cette façon, certains lieux/moments urbains peuvent être caractérisés par leurs odeurs, en un effet d'icône de l'odeur qui devient l'élément fondamental et représentatif du lieu et/ou du moment. Ces odeurs produites en limite d'espace public vont donc marquer celui-ci : ce sont les habitants qui créent l'identité olfactive du quartier où ils vivent.

DANS LE SILENCE DES INFRAODEURS, LES NOUVEAUX MIASMES URBAINS

Dans l'imposant assortiment de composés chimiques que nous respirons à chaque instant, seule une fraction est odorante. Ces composés imperceptibles, mais de même nature que l'odeur, ou infraodeurs, sont de deux natures possibles. Il y a des messages chimiques émis par la flore et la faune et les émanations chimiques issues des activités industrielles. Émis par les végétaux, les animaux et les êtres humains, ces messages chimiques sont destinés à influencer la physiologie ou le comportement d'individus de même espèce. Ainsi chez les insectes, certaines molécules ou combinaisons de molécules permettent aux individus de se trouver parfois dans des aires géographiques importantes, puis de déclencher les séquences comportementales menant à la reproduction. Chez l'homme, l'existence et le rôle de telles molécules ne sont prouvés que dans la régulation des cycles menstruels des femmes vivant en groupe, autrement dit plutôt dans les espaces intérieurs, dans la sphère de l'intime. La présence et le rôle éventuel de tels éléments dans l'espace urbain ne sont pas documentés. Par contre les composés chimiques inodores, émis par les activités industrielles basées sur la transformation de matières fossiles, tels le brûlage, la raffinerie ou les transformations chimiques diverses sont très largement présents dans l'espace urbain. Leur existence est connue à travers les différents indices sur la qualité de l'air, pourtant c'est l'odeur et l'ultraodeur (c'est-à-dire les irritants) des engins à moteur qui rappellent constamment aux habitants des villes le danger sanitaire auquel ils sont exposés.

La pollution a ainsi souvent été le premier élément cité par les personnes interrogées sur les odeurs de la ville, ce terme se rapportant aussi bien à la pollution industrielle qu'au gaz d'échappement des voitures et autres engins à moteurs à explosion. Ces composés chimiques comportent à la fois des éléments plus ou moins toxiques ayant un impact sur la santé des personnes et d'autres, ayant un impact direct ou indirect sur l'environnement. Pourtant c'est la part odorante de cette pollution, « en première ligne » perceptive qui est fustigée, puisqu'elle permet (éventuellement) de se savoir exposé. La pollution est invisible, mais elle sent et elle est ainsi démasquée, même si ses composés chimiques les plus odorants ou les plus irritants ne sont pas forcément les plus nocifs...

Peut-être reste-t-il là quelques peurs prépasteuriennes.

Le miasme, dans l'imaginaire du XVIII^e siècle, est à la fois odeur putride et émanation dangereuse. Avant que Pasteur (et d'autres) fassent passer l'idée que *tout ce qui pue ne tue pas*, sentir des odeurs putrides c'est s'exposer à un danger sanitaire important. Le miasme urbain du XXI^e siècle n'est plus l'odeur de vidange de fosse d'égout mais l'émanation du moteur à explosion... Ces odeurs de pollution sont senties et décrites à des échelles différentes. À la micro-échelle de la proximité immédiate, ce sont les voitures qui sont le plus communément dénoncées. Au moment de traverser la rue, l'odeur des gaz d'échappement est un rappel de la nocivité probable de l'air de la ville. À l'échelle plus large de l'agglomération, voire de la région, c'est le trajet en voiture qui va révéler des contrastes olfactifs : de la (relative) neutralité olfactive du lieu que l'on vient de quitter à l'odeur « chimique » des industries ou « de pourri » des stations d'épuration de périphérie. À tel point que certaines villes se signalent par leurs odeurs industrielles « *pour moi Beauvais = odeur de Viscose* ». Ainsi les limites de la ville ne sont pas que visuelles ou symboliques, elles sont aussi olfactives et comme à l'échelle du quartier, telles odeurs de nourriture peuvent devenir des icônes identitaires, à l'échelle de la ville ce sont des odeurs « à échelle industrielle » qui vont endosser ce rôle.

DANS LE SILENCE DE L'ODEUR DE MAÎTRISE, DES CORPS

Tous les espaces intérieurs sont aujourd'hui surodonnés. La notion de propreté passe en effet par une « bonne » odeur (l'absence d'odeur « de propre » entraîne immanquablement une suspicion de saleté) et la qualité de l'air, dans les bâtiments, est jugée à son odeur. La maîtrise olfactive du cadre bâti apparaît donc essentielle au bien-être des habitants, qui usent de produits nettoyants systématiquement odorisés et déploient de nombreuses stratégies visant à une maîtrise aussi complète que possible de l'odeur (aérer, masquer avec d'autres odeurs...) : « *c'est pour ça que les employés d'immeubles mettent des odeurs de propre par-dessus les odeurs de sale, c'est pour que les gens sentent la différence* ». Or cette odeur « de maîtrise » est absente de l'espace urbain où la propreté est olfactivement silencieuse : le nettoyage urbain ne passe pas par une sur- ou une réodorisation, mais par une suppression systématique des éléments potentiellement odorants, non seulement les détritiques ordinairement odorants comme les crottes de chien ou les déchets alimentaires, mais aussi les

résidus susceptibles de pourrir ou de fermenter comme les feuilles mortes ou les restes de tontes des gazons urbains. Cependant, ce cadre urbain olfactivement neutre est occupé par des êtres vivants, donc odorants, qui oscillent eux-mêmes perpétuellement entre des odeurs de maîtrise, celles qui tendent à exprimer des odeurs corporelles idéalisées (déodorants, crèmes, shampoings et, bien sûr, parfums) et les odeurs de fermentation : sueurs, pets et rots. À ces deux odeurs s'ajoutent les odeurs captées ailleurs dans les cheveux ou les vêtements et qui profitent du grand air pour s'exhaler (cuissons un peu grasses, combustions de cigarettes ou de feux de cheminée, proximités d'animaux domestiques odorants...).

Ces corps sentants, en mouvement dans la ville, se flairent les uns les autres de différentes manières : dans un effet de sillage, lorsqu'on se trouve dans la traînée odorante d'un corps émetteur (en face ou derrière lui, selon le sens du vent), par effet d'irruption quand l'odeur est perçue brusquement, le temps d'une unique respiration dans un croisement avec l'autre ou encore, de façon retardée, lorsqu'après quelques secondes en présence d'un autre on « découvre » son odeur, qui raconte une histoire parfois riche de détails intimes. Ici encore, l'odeur apporte son lot d'informations sur l'invisible, mode de vie, habitudes et actions passées de la personne ainsi sentie. Et cette odeur peut pénétrer la sphère personnelle du flaireur, en un effet d'intrusion lié au sentiment de soi. Ce sentiment d'intrusion dépend à la fois du rapport d'intimité entretenu avec l'autre et de la distance du flairage. Quelle que soit l'odeur (jugée positivement ou négativement), elle est toujours supportable à distance car la possibilité de fuite est suffisamment importante. Mais, à proximité, l'odeur de l'autre est au mieux vécue avec humour, au pire avec dégoût et dans ce cas elle entraîne des effets de répulsion (fuite esquissée ou réelle).

L'ESPACE URBAIN N'A NI ODEUR PROPRE NI ODEUR DE PROPRE, POURTANT IL SENT

L'odeur brouille les limites visuelles et/ou symboliques en annonçant la ville bien avant qu'elle ne soit en vue, en étalant des histoires privées en place publique, ou même en rappelant la présence d'éléments dangereux dans l'air urbain. L'espace public, vidé de tout élément susceptible de sentir, n'a pas d'odeur propre. Il n'a pas non plus d'odeur « de propre », ajoutée à des fins symboliques, on y flaire donc soit les objets odorants qui le traversent soit les objets odorants

qui le bordent. De fait, seules des odeurs « privées » s'étalent dans l'espace public, et c'est la configuration urbaine qui dictera les objets ainsi flairés et la manière de les sentir. Dans un milieu urbain dense, les odeurs dominantes en été (quand les fenêtres délivrent leurs messages odorants) seront les odeurs de cuisson, et selon le rapport densité de personnes/largeur des trottoirs, les passants pourront se sentir les uns les autres. Dans un milieu urbain moins dense, les végétaux des jardins privés pourront étaler leurs odeurs dans la rue, simultanément aux odeurs plus clairsemées de cuisson. La présence plus ou moins massive de la voiture en mouvement s'ajoute à ces trames olfactives et ponctuellement, ou de façon plus durable, elle va éteindre la richesse de ces odeurs de l'intime. La voiture, génératrice d'un miasme d'un genre nouveau, est donc un obstacle à l'acquisition d'informations sur l'invisible que permet l'odeur. Car même si la ville occidentale est construite sur des silences odorants, les odeurs générées par ses habitants participent de son identité et donnent à ces derniers des prises perceptives pour appréhender leur cadre de vie.

Suzel Balez est architecte et chercheur associée au Cresson (UMR CNRS 1563). Elle a mené une thèse sur la perception de l'odeur dans l'espace construit. Occasionnellement, elle conçoit des scénarios olfactifs dans le cadre d'expositions muséales.

gardiens d'immeubles

ent avoir des produits

sentent, pour que les

s sachent qu'ils sont

ses, sinon les gens

nt « ils l'ont plus,

ont pas venus ». Donc,

eux, c'est important

y ait une certaine

ur tenace, l'odeur

ropre par-dessus les

urs de sale, c'est pour

les gens sentent

fférence.

WC DAMES

